

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DES ETUDIANS

## Feuilleton des Annonces.

SAMEDI, 6 FEVRIER 1841.

CONDITIONS.—Le prix de l'abonnement à l'année, est de SEPT CHELINS et DEMI (frais de port non inclus) payables 7/12 au bout de chaque mois. Les annonces sont insérées aux prix et conditions des autres établissemens de cette ville.

### ANNONCES.

**LIVRES, PAPETERIES, &c.**

A VENDRE au magasin de cette imprimerie: livres et autres effets suivans:—

Histoire du Canada, 1 & 2

do do 3<sup>e</sup>

do do 4<sup>e</sup>

do de France,

do Romaine,

do Ancienne,

do Sainte,

Cours d'Education,

Grammaire de Lhomond,

Instructions Jeunes Gens,

Cantiques des Missions,

Cantiques de Marseilles,

Testament double,

do simple, nouveau

do do ancien,

Journée du Chrétien, dorée,

do do non dorée,

Semaine Sainte,

Livre de Vie,

Pensez-y-bien,

Neuvaine de St. Frs. Xav.

Tableau de la Messe,

Livre des enfans,

Paroissien,

Visites au St. Sacrement,

Alphabet double,

do do latin,

Grand Catechisme, Petit do,

Modern Geography,

Pinnock's History of Engl.

Carpenter's Spellings,

Table Books,

Picture Books,

Murray's First Book,

Perrin's Vocabulary,

Murray's Grammar,

do's Spellings,

Mavor's do,

Infants' Primer, &c.

Path to Paradise,

Poor-man's Manual,

Johnson's Dictionary,

Common Prayer,

Papier à lettre, foolscap, pott, plumes, encre noire et rouge, canifs, crayons, livres de compte, ardoises, cire à cacheter, oublies, BLANCS d'Avocats, Ecriteaux, &c.

Québec, 16 Janvier 1841.

# JOURNAL DES ÉTUDIANS.

PRIX : (PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.) QUATRE SOUS.

1<sup>re</sup>. ANNÉE.]

Samedi, 6 Février 1841.

[No. 9.]

SOMMAIRE.—Poésie :—*L'Auteur des harmonies poétiques et religieuses.*—*L'apprenti.*—*Coulevres avalées vivantes.*—*Le Retour du vieillard.*—*Une Mère.*—*Le nuage et la fleur.*—*Singulières erreurs typographiques.*—*Soirée d'une famille pauvre dans la campagne le dimanche.*—*Le Carnet de l'Ouvrier.*—*Faits divers.*

## POÉSIE.

### A L'AUTEUR

#### DES HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES.

Écoutez ! quelle voix inconnue à la terre  
D'accents mélodieux vient de frapper les airs ?  
A son heure suprême, un cygne solitaire  
Aurait-il soupiré de célestes concerts ?

Serait-ce les accords des harpes prophétiques ?  
Transfuge du tombeau, le sombre Ézéchiel  
Reviendrait-il, errant sous les cèdres antiques,  
Éfrayer le Jourdain des menaces du ciel ?

Non, jusqu'au grand réveil le prophète sommeille ;  
Nul ne peut s'affranchir des chaînes du cercueil :  
Qui donc de ces beaux verseaux ta la merveille ?  
La Muse me répond avec un noble orgueil :

“ De mon fils bien-aimé ces hymnes sont l'ouvrage ;  
“ C'est moi qui l'ai nourri d'un lait mystérieux ;  
“ A sa tendre raison de mon plus doux langage  
“ Je pris soin d'enseigner le mode harmonieux.

“ J'ai caché sa jeunesse à l'ombre de mes ailes ;  
“ Aujourd'hui, plein de force, et d'ardeur, et de jours,  
“ Il franchit dans son vol les sphères éternelles  
“ Et s'abreuve au torrent des plus saintes amours.”

Honneur, honneur à toi ! Ta gloire est sans rivale,  
Jeune cygne inspiré, poète aimé des cieux !  
La beauté, l'infortune aux muses si fatale,  
Accordent à tes chants des pleurs délicieux.

Moi-même j'ai pleuré ; j'ai compris que ton ame  
Avait connu ce mal qui n'est pas sans douceur.  
Mais ne crains plus l'amour ; mystérieux dictame,  
Les vers savent guérir les blessures du cœur.

Courage ! ignore-tu que les douleurs rêveuses  
Donnent plus de tendresse et de charme aux beaux vers ?

L'amant, qu'ont enivré tes plaintes amoureuses,  
Se souvient, en pleurant, de ses premiers revers.

Tout poète ici bas est esclave des peines :  
Toujours un mal secret attriste nos lauriers,  
Et le cortège affreux des misères humaines  
Du temple de Mémoire assiège les sentiers.

Mais n'est-ce rien, dis-moi, que ce charme suprême  
D'attacher tous les yeux, de ravir tous les cœurs ?  
Quelles félicités, quel riche diadème,  
Pourraient valoir ces biens que repoussent tes pleurs ?

Oppose donc au sort une ame plus tranquille ;  
Le bonheur n'a qu'un jour ; la gloire ne meurt pas :  
Et la palme qui veille au tombeau de Virgile  
Brave l'effort des vents et la faux du trépas.

ANTONIN DE SIGOYER.

### L'APPRENTI.

Une de ces tristes scènes que la pauvreté traîne si souvent à sa suite avait lieu vers le milieu de janvier 18... dans l'une des plus misérables maisons du faubourg de Bâle, à Mulhouse. Au fond d'un grenier ouvert à tous les vents, où le givre entrait par les carreaux brisés, une femme d'une quarantaine d'années était étendue sur un lit en lambeaux : sa figure livide annonçait que les sources de l'existence étaient taries en elle. La veuve Kosmann, c'était le nom de la mourante, avait lutté pendant plusieurs années contre les plus dures privations, et avait usé un corps naturellement robuste dans un travail qui eût demandé des forces surhumaines. A la mort de son mari elle était restée chargée de deux enfants, dont l'aîné avait à peine quatre ans ; ce n'avait été qu'en accumulant fatigues sur fatigues, misères sur misères, qu'en attendant bien souvent le salaire du lendemain pour satisfaire la faim du jour, qu'elle était parvenue à élever ses deux orphelins. Depuis long-temps déjà elle sentait que sa vigueur l'abandonnait ; mais quand les forces lui manquèrent entièrement pour le travail, la plupart des personnes qui lui fournissaient de l'ouvrage, ignorant la cause de ce qu'elles appelaient sa négligence, cessèrent de l'employer. Encouragée et soutenue, la pauvre femme lût peut-être parvenue à surmonter son mal, mais, ainsi repoussée, la lutte lui devint impossible. Un soir, en rentrant plus accablée que de coutume dans sa mansarde,

elle, jeta un regard sur le bûcher et sur le builet, vides tous deux, et dit à Frédéric, le plus jeune de ses fils :

—Garçon, Dieu peut-être aura pitié de nous ; mais ces jours-ci ne compte point sur moi, car je me sens bien malade. Tu es un bon travailleur, ton chef de fabrique t'aime ; quand il saura que toi et ton frère vous manquez de tout, il ne te refusera pas une avance. Je sais que c'est dur à faire, ces demandes ; mais tu as du courage, Frédéric, et Dieu a dit qu'il fallait s'aider soi-même.

Frédéric regarda sa mère avec anxiété : le pain leur avait souvent manqué, et jamais elle ne lui avait parlé ainsi. Il fut effrayé de sa pâleur et de son abattement. Cependant il retint les pleurs qui lui venaient aux yeux ; il s'approcha d'elle, l'engagea à se coucher, et lui dit qu'il allait se rendre chez M. Kartmann.

Mais l'avance qui fut faite par celui-ci suffit à peine pour satisfaire pendant quelques jours aux premiers besoins, et bientôt tout manqua de nouveau à la pauvre famille.

Le 20 janvier, la marsarde de la veuve Kosmann était encore plus froide que de coutume ; l'œil aurait en vain cherché une étincelle dans le poêle entr'ouvert ; seulement, deux cierges brûlaient sur une mauvaise table vermoulue placée auprès du lit, et on entendait encore dans la rue le bruit argentin de la sonnette qu'un enfant de chœur agitait devant le saint viatique. La mourante venait de recevoir les derniers secours de la religion. Ses deux fils étaient à genoux près d'elle. Frédéric paraissait absorbé par la douleur ; François, l'aîné, pleurait aussi, mais on sentait que ces pleurs n'étaient dus qu'à l'émotion du moment, et à travers cette affliction passagère il était facile d'entrevoir l'insouciance et l'insensibilité.

Peu après le départ du prêtre, l'agonisante essaya de se soulever, et fit signe à ses deux enfants de l'écouter avec attention : puis, avançant vers eux ses bras défaillants, elle leur prit à chacun une main et les attira doucement sur sa couche.

—Dans quelques heures, leur dit-elle, vous serez entièrement orphelins, et vous n'aurez plus pour vous soutenir que vous-mêmes. Dieu est bon pour moi ; il m'enlève au moment où mes bras devenaient trop faibles pour vous nourrir. J'aurais voulu rester encore quelque temps près de vous pour vous guider... mais, puisqu'il faut mourir, écoutez-moi : je n'ai à vous dicter que le testament du pauvre, celui des bons conseils. Avant que vous soyez en âge de gagner votre vie comme des hommes, vous aurez bien des mauvais jours à passer ; quels que soient vos besoins, pourtant, rappelez-vous que la probité est votre seule richesse. Souvent j'aurais pu m'approprier le bien des autres quand vous manquiez de pain, mais quelque horribles que soient pour une mère

les cris de faim que jette son enfant, j'ai mieux aimé les entendre que de faire une chose défendue par Dieu. D'ailleurs, l'avenir ne peut manquer de valoir mieux pour vous que le passé. Toi, Frédéric, tu es bien jeune encore, car c'est seulement à Noël dernier que tu as eu treize ans ; mais tu possèdes une véritable fortune, l'amour du travail. Quand à toi, enfant, ajouta-t-elle en tournant ses regards éteints vers son fils aîné, ne t'irrite point de ce que je vais te dire, et n'y vois point un reproche du passé, mais seulement une prière pour l'avenir. Veille sur toi, François ! tu n'aimes point le travail, et s'est cependant la seule garantie de probité qu'il y ait pour le pauvre. Quand on n'a pas le courage nécessaire pour gagner son pain de chaque jour on est bien près de le voler ! Reste auprès de Frédéric, enfant, c'est ton compagnon naturel, écoute les avis qu'il te donnera, ne te blesse point de sa supériorité ; lui-même sait bien que c'est à Dieu qu'il la doit, et il ne t'en fera point souffrir. Puis, serrant la main de François qui restait immobile dans la sienne : —Jure-moi, lui dit-elle, que tu ne te sépareras point de ton frère, et que tu n'iras point chercher un toit loin de la seule affection qui te reste.

François ému promit en pleurant, et bien qu'il n'y eût rien de profond et de senti dans cette promesse, elle parut contenter la mourante, car sa figure s'illumina d'un rapide rayon de joie.

—Je meurs tranquille, dit-elle. Oh ! mes enfants bien-aimés ! n'oubliez point que tout ce que j'ai souffert c'est pour vous deux, et que quand vous vous plaigniez, vos deux voix m'arrivaient au cœur en même temps ; restez donc unis dans cette vie comme vous l'avez été dans mon amour. Puis, étendant ses mains glacées sur ces deux jeunes fronts qui se courbaient devant elle, elle prononça d'une voix inintelligible quelques mots qui ne s'adressaient qu'à Dieu et ne furent entendus que de lui seul ; ensuite elle rendit le dernier soupir.

Le lendemain, les deux orphelins suivaient au cimetière cette femme aussi pauvre dans son convoi qu'elle l'avait été dans sa vie. Des porteurs, un seul prêtre et ses enfants la conduisaient à sa dernière demeure. Sans les larmes et l'abattement de Frédéric et de son frère, rien n'eût averti qu'il existait un lien de parenté entre le cadavre et les deux assistants, car l'argent leur avait manqué pour acheter un crêpe, de même qu'il leur avait manqué pour sauver leur mère de la mort.

Abandonnés à eux-mêmes, les deux frères ne tardèrent pas à suivre deux routes différentes selon le caractère de chacun d'eux. François, que la mort de sa mère avait troublé, parce que la disparition de ceux qui nous soignent et nous aiment à quelque chose de saisissant même pour les cœurs les plus froids, ne trouva d'autre moyen d'échapper à sa tristesse que de chercher des dis-

tractions bruyantes. Le lendemain du jour où il avait descendu sa mère dans la fosse, il était au Tanevat avec des garçons de son âge, courant et se battant à coups de pelotes de neige, ou bien glissant sur les flaques d'eau glacée que l'on rencontrait dans les clairières. Frédéric comprit tout différemment ses devoirs ; une fois sa première douleur apaisée, il songea à suivre les conseils de sa mère en travaillant avec courage. Il retourna à la fabrique les yeux rouges, le front pâle et le cœur bien triste, mais aussi bien résolu. En passant près de lui dans la journée, M. Kartmann s'arrêta.

— Vous avez été plusieurs jours sans venir, lui dit-il sévèrement ; voudriez-vous, par hasard, renoncer à vos bonnes habitudes d'exactitude ?

— Je soignais ma mère, monsieur.

— Elle est donc mieux maintenant ?

— Elle est morte ! répondit Frédéric en pleurant.

M. Kartmann laissa échapper une exclamation de surprise.

— Pauvre enfant ! dit-il ; et depuis quand ?

— Depuis deux jours.

— Allez, reprit le fabricant avec un mouvement de tendre compassion ; allez, Frédéric, vous pouvez ne revenir qu'à la fin de la semaine, et vous recevrez votre paie comme si vous aviez travaillé.

— Merci, monsieur, répondit l'enfant ; en quelque lieu que soit ma mère maintenant, elle doit être heureuse de me voir à l'ouvrage ; je lui obéis en faisant ce que je fais.

M. Kartmann passa la main sur la tête du jeune apprenti avec un doux intérêt, et lui dit :

— Vous passerez parmi les premiers apprentis, Frédéric, et j'augmente votre paie.

Mais le zèle de l'orphelin ne se borna point seulement aux travaux de la fabrique. M. Kartmann annonça qu'il allait instituer chez lui un cours primaire qui aurait lieu le soir, et qui devait, pour ses apprentis, remplacer les écoles publiques dont ils ne pouvaient profiter ; cette nouvelle combla Frédéric de joie.

C'était la première voie d'instruction qui s'ouvrait devant lui. Plus d'une fois il avait entendu sa mère déplorer cette ignorance dont ses enfants n'avaient aucun moyen de sortir, et il avait facilement compris par ses propres observations combien l'instruction était utile dans la vie. Ce fut donc un véritable bonheur pour lui quand il entendit M. Kartmann parler de son projet ; et quand arriva le 15 février, jour où les cours devaient s'ouvrir, il partit pour son atelier plus disposé que jamais au travail et le cœur plein des plus courageuses résolutions. Pendant tout le jour la pensée du soir ne le quitta pas une minute ; il entrevoyait ce moment comme celui de la récom-

pense promise à son activité, et jamais sa tâche ne lui parut plus légère.

Mais le pauvre enfant était loin de prévoir, dans sa généreuse impatience, tous les obstacles qui l'attendaient sur la route. Dieu seul pourrait dire quelle force d'âme il lui fallut pour surmonter les premiers dégoûts de l'étude ; de quelle puissance de volonté il eut besoin pour dominer sa nature et la soumettre à un travail si éloigné de ses habitudes. Car on ne sait point assez de gré à l'enfant du peuple de l'instruction qu'il acquiert ; mille obstacles inconnus au fils du riche viennent doubler pour lui les difficultés de l'étude, déjà si grandes en elles-mêmes. Rien, dans sa première éducation, ne le prépare aux travaux raisonnés ; la vie, pour lui, se résume tout entière dans les faits matériels ; c'est dans cette sphère que sont la plupart de ses besoins et de ses douleurs : Frédéric surtout avait été à cet égard placé dans les conditions les moins favorables. Né dans une ville manufacturière, on le mit tout petit encore devant une machine qu'il s'habitua à voir fonctionner sans chercher les relations qui existaient entre ses différentes parties, et dans le travail qui lui fut imposé il ne sentit jamais d'autres nécessités que celles de la force et de l'adresse manuelle. Son intelligence dut nécessairement contracter, par suite, des habitudes d'inaction : elle alla regardant de côté et d'autre, ne s'arrêtant sur un objet qu'aussi long-temps qu'elle y trouvait un motif d'amusement, et ne s'en faisant jamais une cause de réflexion. Aussi, quoiqu'il fût l'apprenti le plus laborieux de la fabrique, il était demeuré complètement étranger à tout travail de pensée : il lui fallut donc une volonté puissante pour fixer son esprit toujours vagabond. Pendant les premiers jours, et quoi qu'il fit pour la soumettre, il sentait constamment sa pensée lui échapper et courir à travers champs. Puis, la mémoire, cette faculté qui ne s'acquiert et ne s'entretient que par un continuel exercice, lui manquait presque entièrement. Cependant, quelque grands que fussent les obstacles, il devait finir par les briser, car c'était un de ces cœurs pleins de loyauté et de courage qui ne cherchent point des prétextes pour éluder un devoir pénible et qui l'accomplissent à tout prix. Peu à peu il réussit à effacer les mauvaises influences de sa première éducation ; à force de le vouloir et d'y employer toutes ses facultés, il parvint à maîtriser sa pensée et à lui imposer une direction. Une fois qu'il eut remporté cette première victoire, qui mettait ainsi ses capacités intellectuelles au pouvoir de sa volonté, l'étude ne lui parut plus hérissée des mêmes difficultés ; ce qui d'abord lui avait semblé d'une désolante obscurité s'offrit à lui sous une forme claire et précise, quand son esprit put sans trop de fatigue aller de la cause à l'effet et tirer des déductions ; mais que d'efforts cachés, que

de généreuses résistances pour arriver là ! — Depuis quelque temps Frédéric et François avaient quitté leur grenier pour se mettre en pension chez une vieille femme, nommée Odile Ridler, qui avait été l'amie de leur mère. Une fois installé dans sa nouvelle demeure, notre jeune apprenti se mit à étudier avec plus d'ardeur qu'il ne l'avait fait jusque là ; il put profiter du feu et de la lumière de son hôtesse pour travailler le soir et repasser les leçons qu'il avait reçues.

Mais ce qui lui profita le plus fut un travail dont il eut lui-même l'idée. Il pria Odile de lui prêter son livre d'heures et de lui désigner à quel endroit se trouvait une prière qu'il savait par cœur. Il étudia la forme des mots un à un, et arriva au bout de quelques semaines à les distinguer parfaitement entre eux sans avoir égard à leur place ; il chercha alors ces mêmes mots dans toutes les pages du livre et les reconnut. Puis il les décomposa en syllabes, et trouva qu'il avait un nombre immense de celles-ci à sa disposition, et que pour lire la plupart des mots il n'avait besoin que de les combiner différemment entre elles. Souvent, au milieu de cette étude, le pauvre enfant, déjà tout brisé par le travail du jour, sentait ses yeux se fermer ; mais, imitant sans le savoir un philosophe ancien, il avait fait promettre à la vieille Ridler, qui veillait jusqu'à onze heures, de l'éveiller quand elle verrait ainsi le sommeil s'emparer de lui.

La journée presque entière du dimanche était aussi employée de cette manière. Après avoir rempli ses devoirs religieux et fait une promenade il rentrait à la maison et ne quittait son livre que le soir, pour aller avec Odile passer quelques heures chez des voisins.

Une si courageuse persévérance ne pouvait manquer d'avoir d'heureux et prompts résultats ; aussi, vers la fin du printemps, Frédéric lisait très couramment. Il essaya alors de donner quelques leçons à François, qui ne travaillait point dans la même fabrique que lui ; mais tous ses efforts, toutes ses prières furent inutiles.

— À quoi ça me servira-t-il, de savoir lire, pour filer du coton ? répétait celui-ci.

Frédéric dut renoncer à vaincre la paresse de son frère, mais il continua pour son compte les études qu'il avait commencées. Il demanda instamment au chef de l'école à passer dans la première division, où il prit des notions d'écriture et de calcul, et, à l'aide de son propre travail beaucoup plus que des explications qu'il recevait, il fit dans ces nouvelles connaissances des progrès aussi rapides que ceux qu'il avait faits dans la lecture.

Deux ans enviroin se passèrent de cette sorte ; M. Kartmann avait de nouveau augmenté sa paie.

Cependant les cours qui se faisaient à la fabrique ne s'étendaient point au-delà de la lecture ; de

l'écriture et du calcul, et Frédéric aurait voulu étudier la géométrie, indispensable, comme il le savait, pour les connaissances mécaniques ; malheureusement il manquait de livres et ne pouvait en acheter. Enfin le jour de la Saint-Georges arriva, et avec lui une joie inattendue pour l'orphelin : c'était la fête de M. Kartmann. Quand tous ses ouvriers et apprentis vinrent à lui souhaiter, il fit avancer Frédéric, et lui mettant une pièce d'or dans la main :

— Prenez, mon ami, lui dit-il, c'est la récompense que je destinai à l'élève le plus studieux ; je suis heureux qu'elle ait été méritée par vous.

Une pièce d'or !... c'était plus que Frédéric n'avait jamais osé désirer ; c'était la réalisation de ses plus beaux rêves ! Le pauvre enfant se trouva si saisi de bonheur, que son trouble seul put témoigner de sa reconnaissance.

Deux heures après il était dans le petit jardin attendant à la maison d'Odile Ridler, assis sur un banc, et feuilletant avec une sorte d'enivrement des livres posés sur ses genoux ; on voyait mille espérances, mille projets d'avenir passer dans son regard !... Il était heureux pour la première fois !

*La suite à la prochaine livraison.*



#### COULEUVRES AVALÉES VIVANTES.

Lorsqu'en 1811 la conscription décimait la population et ne laissait derrière elle que les jeunes gens hors d'état par suite des misères de leur organisation physique, de tenir un fusil, on vit arriver à l'Hôtel-Dieu de Paris un individu qui fut bientôt un objet d'attention et de pitié, même dans ce vaste établissement où de si grandes douleurs viennent incessamment demander un asile. C'est qu'en effet il était atteint d'une terrible maladie : chaque jour, à de certaines heures, on voyait son corps se gonfler, et l'on eût dit qu'il allait faire explosion par l'effort d'une puissance intérieure. Les médecins s'épuisaient en conjectures sur la nature du mal ; les remèdes de toute sorte n'étaient point épargnés, mais c'était en vain.

Notre homme prétendait avoir avalé une couleuvre, et il racontait lui-même sa pitoyable histoire à peu près en ces termes : " J'étais berger sur les bords de la Loire. Un jour qu'il faisait plus chaud que de coutume, vers l'heure de midi, après avoir rassemblé mes moutons autour de moi, j'eus le malheur de me coucher à l'ombre d'un arbre jeune et peu épais. Je m'endormis, et le soleil, en continuant de s'avancer, eut bientôt fait mouvoir l'ombre qui me protégeait, de sorte que ses rayons tombèrent à plomb sur ma tête et mes épaules. Je n'en dormais pas moins, lorsque je me sentis tout-à-coup réveillé par un étouffement extraordinaire : un animal semblait s'introduire dans mon gosier. Je portai vivement mes

deux mains à ma bouche pour le retenir : il était trop tard ; à peine me fut-il possible de saisir l'extrémité de la queue ; dans mon effort pour l'arracher, la douleur me fit bientôt lâcher prise, et la couleuvre, car c'en était une, s'est depuis lors établie dans mon estomac d'où rien n'a pu la chasser."

A l'appui de son dire, le malheureux exhibait des certificats et des recommandations de toute espèce ; certificats de la préfecture d'Orléans attestant comme quoi on l'avait réformé du service militaire en considération d'une si prodigieuse maladie ; consultations de médecins déclarant le mal incurable ; lettres de curés et de maires, et de l'évêque lui-même, pour recommander le pauvre berger à quiconque avait dans le cœur une fibre prête à vibrer pour compatir au malheur des autres.

Il avait déjà passé plusieurs mois à l'Hôtel-Dieu sous une surveillance sévère, et l'on se disposait à le renvoyer chez lui, sur la demande qu'il en avait faite, en lui accordant un de ces secours que l'on affecte par de rares exceptions à certaines maladies extraordinaires, lorsque deux jeunes médecins, alors internes, et dont l'un occupe maintenant à Paris une des positions scientifiques les plus élevées, résolurent d'étudier cette étrange maladie sous toutes ses faces, et de poursuivre la fraude, si elle existait, jusque dans ses derniers retranchements.

Ils avaient déjà remarqué que le malade était fortement influencé par toutes les personnes qui l'approchaient, à ce point que son corps ne se gonflait jamais que lorsqu'il était seul, ce qui était cause qu'on n'avait jamais pu observer la manière dont commençaient les accès. Ils se placèrent donc en observation, se relevant tour à tour de façon à ne jamais perdre le malade de vue ; et dès lors tous les accidents cessèrent. Ils cessèrent encore lorsqu'après l'avoir enfermé dans une de ces camisoles qui rendent impossible tout usage des bras et des mains, on eut ensuite emprisonné sa tête dans une sorte de casque en toile qui paralysait à l'aide d'une forte mentonnière les mouvements de la mâchoire inférieure et de ces muscles. Bientôt notre homme vit qu'il était découvert, et il consentit à avouer de bonne grâce une supercherie qu'il avait su jusque là cacher avec tant d'art et de persévérance. En exerçant pendant long-temps les muscles de la bouche et de l'arrière-bouche, il était parvenu à avaler l'air comme nous avalons nos aliments, et à le faire passer ainsi peu à peu dans son estomac et dans le circuit de ses intestins, grâces qui se distendaient outre mesure, et donnaient ainsi à son abdomen toute l'apparence de l'hydropisie. Voulait-il faire naître ces prétendus accès ? il lui suffisait de cacher quelques instants sa tête dans son lit pour exécuter à l'aise sa ma-

nœuvre ; quant à la couleuvre, elle n'avait jamais existé, même dans son imagination.

Cet exemple que nous venons de citer n'a jamais été publié. En voici un autre qui est peut-être déjà connu de quelques uns de nos lecteurs.

Un paysan se fit admettre il y a plusieurs années dans un autre hôpital de Paris pour y être traité à la suite d'un accident semblable à celui que racontait le berger des bords de la Loire. Celui-là du moins était convaincu de ce qu'il racontait ; il indiquait positivement le point de son corps où se trouvait la couleuvre, qu'il sentait monter, descendre, aller de droite à gauche, non sans quelques désordres commis, on le pense bien, dans la singulière habitation que l'animal s'était choisie. Vainement essayait-on de le désabuser en lui disant qu'il n'y avait là que des coliques bien connues et curables ; le patient tenait à la couleuvre, et, sans cesse livré à l'effroi de cette pensée, il eût péri peut-être victime, comme on l'a vu d'autres fois, d'une imagination fortement saisie. On résolut donc de le sauver de sa folie par sa folie elle-même, et à partir de ce moment chacun abonda dans son sens. On lui dit qu'après tout il avait raison, et que puisqu'une couleuvre était l'auteur de tous ces désordres, il fallait aller chercher la couleuvre là où elle s'était nichée. On le prépara à l'avance, et on le traita comme pour une grande opération ; puis, le jour venu, on le plaça sur un lit, après avoir étalé sous ses yeux tout l'attirail de la chirurgie. Un voile fut jeté sur sa tête. Armé d'un bistouri, le chirurgien fit une incision à la peau sur la région de l'estomac, assez pour faire hurler le malade qui ne demandait pas mieux, assez peu pour qu'aucun résultat fâcheux ne fût à craindre. Puis, l'opération terminée, on agita en l'air une magnifique couleuvre que l'homme, transporté d'aise, et soulagé, reconnut aussitôt pour la bête maudite qui l'avait tant fait souffrir. Elle fut placée dans un flacon d'esprit-de-vin au chevet de son lit, et il put pendant tout le temps de sa convalescence la faire voir triomphalement à ses amis ; plusieurs journaux ne manquèrent pas d'enregistrer cette victoire de la crédulité populaire sur le scepticisme médical.

Mais ce n'est point encore là le dénouement de l'histoire. Le malade se rétablissait à vue d'œil, lorsqu'il lui arriva de ressentir quelque reste de coliques. Nouvelles plaintes, nouvelles alarmes. Comment expliquera-t-il maintenant ce nouveau phénomène ? — par un incroyable caprice d'imagination : C'est, s'écria-t-il un jour, c'est la couleuvre qui a fait des petits ! On sent que la position des médecins devenait fort embarrassante : car si l'on admettait que l'engeance maudite pût se reproduire, il n'y avait pas de raison pour voir la fin de la race. Mais un d'eux, homme d'esprit, trouva moyen de trancher la question. Pour que

la couleuvre eût fait des petits, dit-il au malade, il faudrait que ce fût une femelle ; or, sortez l'animal de son flacon, c'est un mâle.

Le raisonnement était péremptoire. Cette fois-là le malade fut convaincu, et il ne tarda pas à être rétabli.

De ces faits tirons quelques conclusions.

Si les premières notions de l'histoire naturelle étaient plus répandues ; s'il entrait dans le plan l'instruction primaire de donner quelques principes généraux sur notre organisation physique et sur celle des êtres animés qui nous approchent de plus près, il ne serait permis à personne d'ignorer :

Que les animaux, même des ordres inférieurs, ont un instinct de conservation trop sûr pour aller se jeter dans la gueule de leur plus cruel ennemi ;

Et qu'en supposant qu'une couleuvre pût traverser la bouche sans y causer une sensation qui amènerait le resserrement forcé des mâchoires, elle ne pourrait traverser le pharynx ou arrière-bouche, qui vient immédiatement après, qu'en interceptant complètement la respiration, et en causant l'étouffement.

Mais admettons une circonstance inconcevable impossible ; accordons que la couleuvre n'ait point été saisie par les dents à son passage, qu'elle ait pu arriver dans l'œsophage, le traverser dans toute sa longueur, et qu'elle soit enfin parvenue jusque dans l'estomac ; trois causes réunies l'y feraient infailliblement périr :

1o L'absence d'air. Les couleuvres ont des poumons comme nous ; elles respirent comme nous, et si vous en voulez la preuve, prenez une couleuvre et tenez-la plongée pendant deux ou trois heures dans un vase plein d'eau, vous l'en retirerez morte. Or, il n'y a pas d'air dans l'estomac.

2o La température de l'estomac. Les couleuvres, animaux à sang froid, ne peuvent se tenir long-temps que dans les lieux frais. Leur corps a bientôt pris la température des objets sur lesquels il repose. Or l'intérieur du corps de l'homme est toujours à une température de près de 40 degrés, et cette cause long-temps prolongée suffirait seule pour donner la mort à des animaux de cette nature.

3o L'action destructive de l'organe lui-même. L'estomac, instrument principal de la digestion, est fait pour agir puissamment sur les aliments que nous lui confions. Il les reçoit au sortir de la bouche, et les transforme promptement en une sorte de pâte que l'on nomme chyme, et où tous sont confondus, quelle que soit leur nature. On a vu des jongleurs avaler des crabes vivantes. Les médecins, il y a cinq ou six cents ans, faisaient avaler aux épileptiques des cinques, sortes de lézards, dont ils coupaient préalablement les quatre pattes ; et il ne paraît pas qu'aucun accident grave en fût la conséquence. Un grand nombre d'a-

nimaux, et nous citerons entre autres la plupart des poissons carnivores, avalent vivante et entière la proie dont ils se nourrissent. On trouve leur estomac rempli de poissons, de mollusques, de zoophytes, qui ont été engloutis sans que les dents fines qui les ont saisis leur aient fait presque aucune blessure appréciable. Mais toujours ces animaux avalés périssent dès qu'ils arrivent dans la cavité stomacale, sans qu'il paraisse en résulter aucun inconvénient pour ceux dont ils ont été les victimes.

Il importe cependant de faire ici des réserves. On aurait tort de se prévaloir de ce qui précède pour nier d'une manière absolue qu'aucun animal puisse être avalé vivant par l'homme, et puisse vivre assez long-temps pour lui causer des accidents fâcheux. Le célèbre Larrey rapporte, dans l'histoire qu'il a faite de ses campagnes, qu'il existe en Egypte, dans les eaux stagnantes de plusieurs localités, une petite espèce de sangsue de la grosseur d'un crin de cheval et d'une longueur de deux lignes environ. Comme sa petitesse, et probablement sa transparence, la dérobent facilement aux yeux, il arriva fréquemment aux soldats français d'en avaler en assez grande quantité pour en être gravement incommodés. Toujours elles se fixaient dans le gosier, d'où on était obligé de les retirer, gonflées de sang, avec une pince. Les chirurgiens qui font actuellement partie de l'armée d'occupation de l'Algérie ont vu se reproduire le même phénomène.

Enfin il y a des animaux qui vivent dans l'estomac et dans les intestins d'autres animaux, et qui y trouvent toutes leurs conditions d'existence sont ceux que l'on désigne sous le nom de vers intestinaux. Si nous les citons à propos des *couleuvres avalées vivantes*, c'est que nous voulons prévenir l'objection qu'ils ne manqueraient pas de fournir à quiconque ne saurait pas qu'entre l'organisation des couleuvres et celle des animaux dont il s'agit la différence n'est pas moindre qu'entre les lieux d'habitation si différents dans lesquels nous les rencontrons.



#### LE RETOUR DU VIEILLARD.

Pareil à l'oiseau de passage, qui revient après l'hiver visiter son île et son nid, je reviens à toi, ma terre natale, je reviens chercher le repos de ma jeunesse évanouie.

Bien des vagues lointaines m'ont tenu pendant de froides années séparé de ces rives chéries. J'ai goûté plus d'une joie dans les contrées étrangères, mais j'ai versé aussi bien des larmes.

Me voici de retour. Je revois la cabane qui abrite mon berceau. Je revois le lac, le golfe, les champs et les montagnes ; tout mon monde des jours passés.

Tout est comme autrefois. L'arbre, revêtu de

là même verdure, porte encore la même couronne ; et la forêt et les airs retentissent de chants d'oiseaux que je connais.

Les vagues se jouent encore avec les fleurs et les nêc, et du fond des îles cachées dans le lointain on entend encore l'écho répéter les chants joyeux de la jeunesse.

Tout est comme autrefois. Hélas ! moi seul, ô mon pays aimé, je ne suis plus le même. Mes joies se sont éteintes depuis long-temps ; mon visage a perdu son incarnat, et le battement de mes artères s'est affaibli.

Je ne sais plus apprécier ni la beauté de ton sol ni la douceur de tes présents. Je ne comprends plus ce que la fleur soupire, ce que le ruisseau murmure.

Mon oreille est fermée aux sons de ces harpes célestes qui retentissaient autrefois sur les vagues, et je ne révois plus les êtres qui dansaient dans les champs et dans les prairies.

Quand je te quittai, ô ma chère demeure, j'étais si riche ! si riche ! et si plein d'espoir ! Les pensées que j'emportais dans l'ombre sainte de la forêt ne me promettaient que des jours d'or.

J'emportais avec moi le souvenir de tes merveilleux printemps, la paix de ces heureuses solitudes, et je marchais guidé par les bons génies de mon enfance.

Et maintenant qu'ai-je rapporté des terres lointaines ? Un front blanchi par l'âge, un cœur tourmenté par la passion, fatigué par l'inconstance et l'envie de mourir.

Je ne te demande plus, ô ma douce patrie, ce que j'ai perdu. Accorde-moi seulement un tombeau à l'endroit où le peuplier reverdit, où la source d'eau s'écoule en pleurant.

Là je rêverai dans ton sein, je goûterai le repos de cette retraite fidèle, et je revivrai d'une vie sans tache au milieu des fleurs qui grandiront sur mon cercueil.



### UNE MÈRE.

Un navire qui luttait contre la tempête, en vue de la côte septentrionale de l'Écosse, finit par s'échouer entre deux rochers, et fut entièrement submergé, sauf la partie la plus élevée de l'arrière. On vit l'équipage se jeter dans la chaloupe et s'efforcer de gagner la côte ; mais une vague fit tout disparaître. Huit jours se passèrent avant que le temps permit aux pêcheurs de mettre une embarcation à la mer ; et à la visite du navire, ils trouvèrent une femme toute jeune étendue morte, et tenant encore une petite fille sur sa poitrine. Elle avait au-dessous du sein une blessure qui paraissait avoir été faite avec une grosse épingle ; il en sortait encore quelque peu de sang que l'enfant suçait avec avidité. Le lait de la mère ayant tari, elle avait usé de la dernière ressource

que lui laissait sa situation déplorable. Un portrait fit connaître la famille à qui l'on devait rendre l'enfant ; les pêcheurs auraient bien voulu l'adopter. Ces bons gens avaient vu beaucoup de scènes de désolation, mais jamais encore ils n'avaient pleuré. Lorsqu'on vint leur reprendre cette pauvre petite créature qu'ils avaient recueillie, ils la portèrent sur le lieu où sa mère était enterrée, et ôtant leur chapeau, ils promirent naïvement de recevoir comme leur fille toute orpheline qui viendrait s'agenouiller sur cette tombe.

Le courage a sa contagion ; un dévouement en enfante d'autres.



### LE NUAGE ET LA FLEUR.

La plaine est aride, le ciel brûlant et sans nuages. Un seul, fier de ses légers flots d'argent et d'or, vogue nonchalamment dans les airs, comme une grande voile égarée sur l'azur de l'océan.

Pâle et fanée, se mourant de soif, une jeune fleur, dressant au ciel avec effort sa tête suppliante, semble adresser au nuage ces paroles :

« Beau nuage, laisse tomber un peu d'eau dans mon calice. De cette pluie dont tes flancs sont chargés, Dieu m'a réservé quelques gouttes ; répands-les sur moi. Beau nuage, un peu d'eau ! je me meurs, et ma famille aussi !... »

Mais le nuage orgueilleux, méprissant la jolie fleur et les trésors de ses entrailles, s'éloigne et s'empresse de passer outre, lui refusant jusqu'à son ombre.

De long-temps il ne vint pas d'autre nuage, et la jeune fleur mourut de sécheresse.

Ainsi le mauvais riche se riait de Lazare ; mais un jour vint où, changeant les rôles, Dieu le punit de son avarice.



### SINGULIÈRES ERREURS TYPOGRAPHIQUES.

La Bible, étant le livre qui a été imprimé l'un des premiers et le plus souvent, a dû être celui où il s'est glissé le plus d'erreurs. Il y a en Angleterre une Bible, publiée en 1717, et connue des bibliomanes sous le nom de *Bible vinaigre*, parce que dans le vingtième chapitre de Saint-Luc la parabole de *vineyard* (la vigne) est intitulée parabole de *vineyard* (vinaigre).—En Allemagne, la femme d'un imprimeur s'introduisit une nuit dans son atelier, au moment où il s'y imprimait une nouvelle édition de la Bible, et voulant probablement se venger de quelque altération domestique, elle altera d'une manière assez plaisante la sentence d'obéissance conjugale prononcée contre Ève dans le verset 16e du chap. iii de la Génèse. Elle enleva les deux premières lettres du mot *herr* (maître), et y substitua la syllabe *na*, de manière qu'au lieu de : Ton mari sera ton *maitre*, l'arrêt de Dieu devenait celui-ci : Ton

mari sera ton fou. Quelques exemplaires de cette Bible ont été payés par des amateurs un prix exorbitant.



#### SOIRÉE D'UNE FAMILLE PAUVRE DANS LA CAMPAGNE LE DIMANCHE.

On s'assied au bord de quelque ruisseau ou à l'ombre d'un grand arbre, et l'on savoure tous ensemble les délices indéfinissables attachées à ce qui sort directement des mains de Dieu. Qui peut alors décrire le bonheur qui s'accumule dans un seul moment pareil sur une famille obscure ! L'ombre après la chaleur, une herbe verte, le dais brillant des cieux, le silence de la campagne ou sa musique divine, le bourdonnement d'une abeille, le chant passionné de l'alouette, éperdu de joie à mesure qu'elle monte plus haut, les accents plus savants du rossignol, le cri d'un grillon, le voi d'une mouche, les chars au lointain, tout remplit de bonheur la famille momentanément délivrée des fardeaux de la société... Peut-être a-t-on pris son repas avec soi ; plus il est sobre, plus il est assurément délicieux ; car il y a une espèce de perfectionnement, de bon goût dans la simplicité, et elle révèle des jouissances que la profusion eût étouffées.—Et si ce tableau, si inférieur encore à la réalité, n'est, en quelque lieu que ce soit, que la simple vérité, que sera-ce pour nous, Suisses, à qui Dieu a donné le plus beau des pays du monde, nous qui vivons au bord des lacs enchanteurs, dans les plus riantes vallées, ou sur de sublimes hauts ! Quoi de plus propre à ennobler toutes les pensées et à donner à l'âme de l'élévation que le spectacle qui nous entoure ? Quel roi dans sa gloire a devant lui des tentures comme le moindre de nos artisans ! Quelle grandeur et quelle douceur à la fois ! Des dimensions gigantesques avec des teintes d'une douceur virginale ! des montagnes de granit colorées comme des roses quand le soleil se couche ; quand il se lève, un tapis de gaze couvert de diamants. Pendant le jour, le firmament d'un bleu tendre, répété dans le doux miroir des eaux, et ainsi une mince ligne de terre, inondée de beautés entre un double ciel.—*Revue suisse.*



#### LE CARNET DE L'OUVRIER.

A chaque affaire son moment, et à chaque chose sa place.

Si nous prenons un verre de vin de trop, nous retranchons une semaine de notre vie.

Celui qui ne se lève pas assez tôt est tout le jour en retard pour ce qu'il doit faire.

On aime à vivre avec des gens contents ; chacun peut se donner ce bonheur en s'oubliant pour les autres.

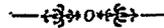
Celui qui ne se rend pas de plus en plus habile dans son état recule au lieu d'avancer dans la vie.

Si vous ne pouvez récompenser un bon office rendu, soyez-en du moins reconnaissant.

Il n'est pas de pauvre ou d'affligé qui ne puisse secourir et consoler un plus malheureux que lui.

Il n'y a point d'évènement si petit duquel on ne puisse tirer de sages réflexions.

N'ayez pas d'inquiétudes exagérées. Dieu ne nourrit-il pas les petits oiseaux ? Ils n'ont pourtant ni greniers, ni armoires fermant à clef.



#### FAITS DIVERS.

Il y a eu, à Buffalo, un nombreux meeting dans lequel des hommes politiques très haut placés ont prononcé des discours pleins d'une patriotique colère contre les Anglais, à propos de la correspondance échangée entre MM. Fox et Forsyth sur McLeod et le steamboat *Caroline*. Avant de se séparer, l'assemblée a adopté des résolutions énergiques dont voici un paragraphe :

“ Résolu, Qu'il est tems enfin que le gouvernement des États-Unis mette un terme à cette guerre de mots, à ces arrogantes rodomontades, à ces moqueries insolentes des Anglais, et qu'il décide formellement que la Grande Bretagne doit réparation pour la destruction du steamboat américain *Caroline* et le meurtre des citoyens américains ; qu'elle doit aussi abandonner, sans délai, la position fautive et intenable qu'elle a prise à l'encontre de nos droits nationaux, ou bien supporter la vengeance réparatrice du peuple libre et souverain qu'elle a outragé.”—*Courrier des États-Unis*

NOIRS ET BLANCS.—La Chambre d'Assemblée du Massachusetts vient de rappeler, à la majorité de 144 contre 92, l'acte qui interdisait le mariage entre noirs et blancs. L'assemblée a déclaré que ce n'était qu'une affaire de goût, et que des goûts, en fait de couleur, on ne devait point disputer.—*Id.*

CONCERTS MUSARD.—Depuis quelques mois, on a fait de nombreux essais pour réaliser, à New York, les *Concerts Musard* ; mais ces essais n'avaient abouti encore qu'à des parodies auxquelles nous avons bien voulu accorder l'indulgence du silence. C'était cependant une nouveauté d'invention et d'importation françaises à laquelle il vous tardait de pouvoir applaudir, et nous sommes heureux d'en trouver enfin l'occasion. Il nous suffira de dire que MM. Séguin, Guibilei, Manners, et la gentille Miss Poole, ces artistes dont nous avons plus d'une fois apprécié les rares talents, ont eu la bonne inspiration de nous rendre, dans le beau jardin de M. Niblo, les délicieuses soirées de la rue Vivienne dont nous gardions l'harmonieux souvenir. Notre populaire Musard ne pouvait avoir de plus dignes représentans aux États-Unis.—*Id.*

# Prix Coutants !

## Marchandises Sèches.

Le soussigné offre en vente, à son magasin, rue St. Jean, no. 18, AUX PRIX COUTANTS, les marchandises suivantes :

- Draps de diverses couleurs,
- Casimir carreauté,
- dito rayé, &c. &c. &c.
- Tweeds de différentes qualités,
- Draps de Pilote bleu, } à l'épreuve
- dito ditto brun, } de l'eau,
- Couvertures de laine blanche,
- Couyrepieds blancs,
- dito de couleur,
- Mémos Unis,
- dito fleuris,
- Flanelle blanche,
- dito rouge,
- dito jaune,
- dito verte,
- Carisé blanc,
- dito gris,
- Caleçons de flanelle,
- Plad,
- Camelot carreauté,
- Etoffe carreaütée pour manteaux de Dames,
- Châles de laine,
- Gants de laine,
- Bas de laine,
- Velour de soie de couleur,
- dito ditto noir,
- dito de coton,
- Patrons de mousseline de laine,
- Mousseline de laine en pièce,
- Gros de Naples de couleur,
- Rubans,
- Monchoirs de soie, } une variété,
- dito de coton, }

- Cotil de fil,
- Toile à draps, 10 quarts,
- Toile fine d'Irlande,
- Toile ouvree,
- Naples de toile ouvree,
- Futaine rayée et carreaütée,
- Guillaume,
- Coton jaune, double largeur,
- dito simple ditto,
- dito à tablier,
- dito à chemise,
- dito croisé,
- Une grande variété d'indiennes,
- Indienne à meuble,
- Coton à doubler,
- Stocks de soie et autres pour mes-
- sieurs,
- Quate,
- Malle-mole unie,
- dito carreaütée,
- Laine, &c. &c.

Et une variété d'autres effets con-

venables à la saison.  
J. V. DELORME.  
Québec, 30 Janvier 1841.

**A VENDRE** à cette imprimerie: Le Livre du Philosophe, ou l'Art de lire l'horoscope — opuscule dont le manuscrit autographe a appartenu à Napoléon, suivi d'une nomenclature des fleurs accompagnée de leurs emblèmes, et des signes divers dont est marquée la vie des hommes selon le mois dans lequel ils naissent. — Prix: Douze sous l'exemplaire, et 5s. à la douzaine. — Aussi, la première livraison brochée d'une série d'histoires amusantes et morales dédiées à l'enfance par un instituteur canadien, et dont la suite sera publiée par livraisons successives. — Prix: Deux sous par exemplaire, et 9c. la douzaine.  
Québec, 16 Janvier 1841.

Le soussigné informe respectueusement le public que son imprimerie renferme un matériel assez considérable, il peut confectionner les ouvrages suivants, au plus court avis, dans l'une ou l'autre langue: Affiches, grandes et petites; Livres, Pamphlets et Brochures de tout format et de toute grosseur; Catalogues, Factures, Circulaires, Cartes pour invitation aux réunions, Cartes de visites, Blancs pour les Avocats, et les cours de justice, et pour les études de notaires, etc. etc.  
J. V. DELORME.  
Québec, 16 Janvier 1841.

A vendre à cette imprimerie le Calendrier pour

# 1841.